

SAMIR AMIN

**LE ROLE DE L'ASIE CENTRALE ET DU MOYEN ORIENT
DANS LE SYSTEME TRIBUTAIRE DE L'ANCIEN MONDE**

Au chapitre I, j'ai proposé de considérer les sociétés de l'ancien monde pour toute la période des vingt siècles considérés comme un ensemble de sociétés présentant des caractéristiques communes, que j'appelais les formes centrales et périphériques du mode de production tributaire, articulées entre elles dans un système par des échanges intenses de toutes natures. J'y renvoie le lecteur pour ce qui est des systèmes conceptuels proposés pour l'analyse de la spécificité de ce mode tributaire, par contraste avec celle du capitalisme moderne, comme pour l'analyse de la fonction des échanges inter-régionaux. J'avais résumé mes conclusions dans un schéma et deux tableaux. Les volumes des échanges entre les centres et les périphéries désignées dans ce schéma et celui du transit par l'Asie Centrale (« *Les Routes de la soie* ») avaient été estimés pour chacune des grandes routes utilisées, signalées par les onze flèches du schéma.

La période décrite s'étend sur près de vingt siècles, au cours desquels, d'évidence, le poids relatif de chacune des régions définies (les centres A, B et C, les périphéries) a évolué, de même donc que leurs échanges extérieurs. Les indices retenus tant pour le volume du surplus généré dans la région et des échanges que pour la répartition de ceux-ci selon les flèches indiquées dans le schéma ont varié au cours du temps. Je donnerai donc dans ce qui suit la justification des moyennes retenues pour décrire l'ensemble de ce long temps historique.

1. La Chine représente tout au long de ces vingt siècles le centre non seulement certainement le plus important, mais encore celui dont le développement a été le plus continu, en dépit des désordres qui se reproduisent dans les périodes inter-dynastiques.

La population de la Chine est de 70 millions d'habitants au moment de l'ère chrétienne (28% de la population du globe à l'époque, 250 millions). Elle s'accroît régulièrement pour atteindre 200 millions en 1700 (toujours 28% de la population mondiale estimée à 680 millions). Entre 1700 et 1800 le mouvement démographique s'y accélère, la population de la Chine passe à 330 millions, qui représentent 35% de la population mondiale, estimée à 950 millions.

La Chine est, tout au long de cette longue histoire, la région la plus avancée sur tous les plans : elle dispose en moyenne de la plus forte productivité agricole par tête, du plus grand nombre de villes abritant une population administrative éduquée et artisanale qualifiée, qui est estimée par tous un peu comme le « modèle » : les Européens, quand ils la découvrent au XVIIIe siècle, qui est le siècle de sa plus grande splendeur, tentent de s'inspirer d'elle (Cf. Etienne, *L'Europe chinoise*). Beaucoup plus tôt les peuples du Moyen Orient connaissaient sa richesse et sa puissance (Cf. le hadith du prophète Mohamed : « *allez chercher la science en Chine* »).

J'ai choisi pour cette raison l'indice 100 pour désigner le volume des échanges extérieurs de la Chine tout au long de cette période. Dans l'hypothèse où ces échanges auraient porté sur 10% du surplus généré en Chine, celui-ci pourrait être évalué à l'indice 1000 (pour une population qui croît régulièrement de 50 à 330 millions).

2. La Chine a, tout au long de cette période, entretenu des relations étroites, continues et denses avec le centre moyen oriental (hellénistique, puis byzantin et islamique – arabe, persan et turc). J'ai proposé d'estimer ce volume des échanges aux deux tiers (65%) de l'ensemble des échanges chinois pour toute la période, contre 20% pour les échanges avec le Japon, 5% avec l'Asie du Sud-est et 10% avec l'Europe. Quels sont les indices sur lesquels j'ai fondé ces estimations ?

Le centre que représente le Moyen Orient a connu une évolution historique fort différente de celle de la Chine. En 200 av. J.C. il a une population équivalente à celle de la Chine (50 millions) et probablement un niveau général de développement au moins égal. Mais au moment de l'ère chrétienne sa population est seulement de 35 millions (contre 70 millions pour la Chine) si l'on retient une définition restreinte de la région (Grèce-Anatolie, Egypte, Syrie-Irak-Iran) et si, on lui ajoute l'Italie et le Maghreb qui constituent son prolongement vers l'ouest associé à la construction de l'empire romain, une population de 50 millions. Pour les siècles qui suivent la population du centre Moyen oriental (Byzance plus le Khalifat) reste relativement stagnante. La population des héritiers de l'Empire ottoman à partir de 1500, l'empire perse et les émirats et Khanats d'Asie centrale turque, ne dépasse guère 50 millions contre plus de 200 millions pour la Chine et autant pour l'Inde en 1700. Le déclin de la position relative au Moyen Orient est pratiquement continu depuis l'ère chrétienne, en dépit des moments brillants – mais courts – de ses tentatives de renouveau (l'époque de Justinien, les deux premiers siècles abbassides).

Par contre la position relative du Moyen Orient dans les temps plus anciens était dominante à l'échelle mondiale. Au cours des deux millénaires qui précèdent l'ère chrétienne sa population représentait peut être 30 % de la population mondiale (qui croît très lentement de 100 à 250 millions au cours de cette période) contre seulement 18 % au moment de l'ère chrétienne et 7% en 1700. L'Egypte antique avait une population qui avait dépassé la barre des 10 millions ; or la population de ce pays était tombée à 2 millions en 1800, pour ne retrouver son niveau pharaonique qu'à l'époque contemporaine, au XXe siècle. Ce n'est pas ici le lieu de discuter des raisons éventuelles de ce déclin relatif précoce et tenace, mais on ne peut manquer de mentionner son accentuation par les gigantesques dévastations en Asie centrale, Iran et Irak occasionnées par les invasions turco-mongoles, réduisant l'Iran et la Mésopotamie, l'un des berceaux de la civilisation universelle, à une steppe désertique. La Russie et l'Orient islamique ont été les victimes principales de ces invasions, la Chine ayant été infiniment plus capable d'y résister. Toujours est-il que jamais, à partir de l'ère chrétienne, le centre moyen oriental n'a témoigné d'un dynamisme comparable à celui de la Chine.

Les échanges Chine-Moyen Orient ont, de ce fait, été relativement plus intenses dans les périodes anciennes, déclinant en termes relatifs par la suite, le relais étant pris – pour la Chine – par l'intensification de ses rapports avec la Corée et le Japon, le Viet Nam et l'Asie du Sud-est, enfin l'Europe, d'abord par la route mongole (XIIIe siècle) puis par les voies maritimes (aux temps modernes).

La stagnation relative du Moyen Orient signifie que si le surplus généré dans cette région était comparable à celui de la Chine aux débuts de la période considérée (à partir de 50 av J.C.), il n'en représente guère plus d'un tiers vers 1300-1500, compte tenu de l'évolution du rapport des chiffres des populations concernées. La médiane entre ces deux indices extrêmes – 1000 et 350 – autour de 700, est légèrement inférieure au chiffre indice retenu dans notre schéma pour toute la période (800).

La position déclinante du Moyen Orient a été néanmoins partiellement compensée par sa position géographique qui est celle d'une plaque tournante, s'imposant comme intermédiaire obligatoire pour presque tous les échanges transcontinentaux des époques pré-modernes. Cela s'est traduit par un degré de commercialisation de l'économie et un volume des échanges extérieurs relativement plus marqués : de l'ordre de 20% peut-être, contre 10% pour la Chine. Cette proportion – du simple au double – est cohérente avec les estimations comparatives des échanges entre la région Moyen Orient d'une part et les autres régions du monde pré-moderne d'autre part (voir plus loin).

L'importance des échanges Chine – Moyen Orient, bien que déclinante en termes relatifs, reste le fait majeur qui caractérise le système des relations entre les régions du monde pré-moderne. Ces transferts de marchandises, de technologies, d'idéologies et de religions ont, par l'intermédiaire du Moyen Orient, permis la diffusion – notamment vers l'Europe – de la science et des techniques chinoises plus avancées. La voie empruntée, immuable, connue sous le nom de la « route de la soie », sortait de Chine par le corridor du Gansu, passant au sud de la chaîne du Tian Shan, longeant le désert de Taklamatan soit par le nord (Hami-Aksu-Kashgar) soit par le sud (Kokand-Kashgar) pour ensuite se diriger vers la Perse à travers le sud de l'ex-Asie centrale soviétique (Samarkand-Bokhara-Khiva).

La permanence de cette route vitale rend compte de bien des phénomènes peu explicables autrement, comme la pénétration précoce et profonde des religions en provenance du Moyen Orient, le Nestorisme chrétien, le manichéisme après le zoroastrisme, (on oublie souvent que l'Asie centrale a été chrétienne avant les tribus germaniques), puis l'Islam (qui fonde immédiatement des bases solides dans cette région – dans le Khorezm) ou de l'Inde (le Bouddhisme). Cette pénétration accompagne une sédentarisation précoce des populations locales : dès le IX^e siècle le Turkestan oriental (Ouïgouristan) est intégralement sédentarisé. Des frontières de la Chine propre à celle de la Perse la route est parsemée de grandes villes commerçantes, centres d'activités intellectuelles, entourées de zones d'agriculture irriguée intensive.

On comprend alors que le conflit géostratégique principal des temps pré-modernes ait porté sur le contrôle de cette voie. A ce propos on est frappé de constater que la frontière militaire entre la zone sous contrôle chinoise et celle sous celui du Moyen Orient (le Khalifat et la Perse) est demeurée d'une stabilité remarquable, à peu de chose près elle est celle des frontières actuelles de la Chine. On est frappé par le fait qu'en dépit de l'islamisation le Turkestan oriental a toujours été sous le contrôle politique et militaire chinois, l'occidental sous celui du Moyen Orient (quand il ne s'empare pas du pouvoir dans celui-ci) avant d'être conquis par les Russes.

3. Le déclin relatif des échanges Chine-Moyen Orient est relayé par l'essor, tardif mais puissant, des rapports avec la Corée et le Japon, le Viet Nam et l'Asie du Sud-est. A l'aube de l'ère chrétienne ces régions sont encore fort peu peuplées (un million pour la Corée et le Japon, 6 pour l'Asie du Sud-est, au total moins de 10 de la population chinoise de l'époque), et il faut attendre la seconde moitié du premier millénaire pour voir s'y constituer des Etats centralisés, inspirés d'ailleurs par le modèle chinois. Mais les progrès sont ici rapides, même si la croissance démographique reste inférieure à celle de la Chine. Si l'on retient l'hypothèse d'un volume d'échanges croissant parallèlement aux chiffres des populations concernées on parviendra vers la fin de la période (qui se prolonge ici au-delà de 1500 jusque vers 1850) à un indice égal à celui des échanges Chine – Moyen Orient. D'autre part on notera que ces derniers rapports s'étalent sur les 20 siècles considérés (déclinant progressivement en termes relatifs) tandis que les premiers se développent au cours des six derniers siècles de la période

tributaire. Leur indice moyen est donc de l'ordre du tiers de celui affecté aux premiers, soit 25 (contre 65), distribués principalement au bénéfice du Japon (20), accessoirement de l'Asie du Sud-est (5). L'indice retenu pour les échanges Chine – Europe (sans passer par l'intermédiaire du Moyen Orient) – soit 10 – sera justifié plus loin.

4. L'Inde constitue le second centre de concentration humaine et de civilisation, après la Chine. Elle démarre très tôt dans la civilisation, au cours du troisième millénaire avant J.C., c'est-à-dire à la même époque que l'Égypte et la Mésopotamie, avec laquelle d'ailleurs les civilisations de l'Indus sont peut être en rapport.

Comme la Chine, et en contrepoint avec le Moyen Orient, l'Inde fait preuve d'un dynamisme continu depuis les origines jusque vers 1700 : elle compte 45 millions d'habitants à l'aube de l'ère chrétienne, 200 en 1700 (autant que la Chine d'alors). Mais elle entre en crise à partir de cette époque, en 1800 elle piétine autour de 200 millions, et ne reprendra que plus tardivement, au XIXe siècle. Le continent indien constitue encore aujourd'hui la région de concentration humaine la plus forte après la Chine.

Pour la période considérée (depuis 500 av. J. C. période où apparaît Bouddha, jusqu'au XVIe siècle, quand s'amorce le contrôle maritime européen de l'Océan indien) on peut donc accepter l'hypothèse d'un surplus généré dans la région équivalent à celui produit en Chine (le même indice 1000), du fait de la forte productivité de son agriculture et de l'état florissant de ses villes.

Il reste que l'histoire de l'Inde est plus chaotique que celle de la Chine : fréquemment envahie (toujours par l'Ouest), difficilement unifiée (elle ne l'est guère qu'à la période ancienne des Maurya, à l'aube de notre période), elle paraît, de l'avis de tous les historiens, moins ouverte aux échanges extérieurs que la Chine. Ceux-ci se font d'ailleurs surtout avec le Moyen Orient, partie par la voie terrestre Iran-Afghanistan, partie par la voie maritime. Quant aux échanges avec l'Asie du Sud-est, ils ne prennent de l'importance qu'à l'époque de l'hindouisation de celle-ci entre l'an 600 et l'an 1000, le relais étant pris ensuite par l'islamisation de l'Indonésie-Malaisie et l'intensification de la pénétration chinoise.

Si, comme on le justifiera plus loin, l'indice des échanges Inde – Moyen Orient peut être évalué à 50 pour toute la période considérée (partage pour moitié entre chacune des deux voies terrestre et maritime), et celui des échanges Inde – Asie du Sud-est à 10, on aurait au total un pourcentage de commercialisation externe du surplus égal à 6%, inférieur à celui de la Chine, qui est rappelons le, de 10%. Ce résultat est cohérent avec l'observation des historiens rappelée plus haut.

5. L'Europe n'intervient dans le développement général du système pré-moderne que très tardivement, après l'an 1000. Jusqu'alors elle reste une périphérie attardée et barbare.

A l'aube de l'ère chrétienne la population de l'Europe, Italie incluse, est de l'ordre de 20 millions (8% et la population mondiale, moins de 30% de celle de la Chine, la moitié de celle du Moyen Orient), dont la moitié en Italie et dans les Gaules. Le démarrage de l'Europe sera très lent, puisqu'en l'an mille l'Europe, Italie incluse, n'a encore guère que 30 millions d'habitants. Ce démarrage se fait néanmoins entre 1000 et 1350 : sa population passe alors à 80 millions (18% de la population mondiale estimée à 440 millions), pour redescendre à 60 millions en 1400 (par suite de la peste noire), mais atteindre 120 millions en 1700 (18% de la population du monde, 950 millions). L'envolée démographique européenne est amorcée, elle explosera au XIXe siècle.

Jusqu'en l'an 1000 la productivité de l'agriculture européenne reste largement inférieure à celle des régions civilisées de Chine, Inde et du Moyen Orient, et le continent est encore vide de villes. Le décollage est cependant rapide à partir de l'an mille et deux siècles plus tard l'Europe est couverte de villes actives et de monuments qui témoignent de l'ampleur de la croissance du surplus que son agriculture génère. Pour les deux ou trois derniers siècles de la période considérée, qui se clôture en 1492 par l'amorce de l'hégémonie mondiale de l'Europe moderne et capitaliste, l'Europe représente un centre nouveau en gestion d'un poids relatif égal à la moitié de celui de la Chine, est déjà le double ou le triple de celui du Moyen Orient, si l'on accepte l'hypothèse, vraisemblable, de productivités agricoles et de degrés d'urbanisation équivalents. Par contre durant les quelques 15 siècles qui précèdent l'Europe ne représente à peu près rien dans le système mondial de l'époque car la faible productivité de son travail interdit de dégager de ceux-ci un surplus significatif : l'indice de ce surplus pourrait être voisin de zéro, à peine existant, tandis qu'il s'élève rapidement à l'indice 350 (un tiers de la Chine) pour les siècles 1200-1500. La médiane (ou moyenne pondérée) de 100 retenues dans le schéma pour l'ensemble de la longue période pourrait être ici, comme pour le Japon et l'Asie du Sud-est, trompeuse, et même davantage que pour ces derniers puisqu'elle prétend illustrer un essor rapide mais tardif.

Le volume des échanges extérieurs de l'Europe, estimé par l'indice 20, ne concerne en fait que la période des quatre siècles 1100-1500, les échanges concernant les périodes antérieures étant négligeables. A cette époque la population de l'Europe représente entre le tiers et la moitié de celle de la Chine. Il est donc possible que cet indice soit quelque peu sous-estimé si l'on ne considère que la période des quatre siècles en question. Mais en contre partie il est très certainement fortement surestimé si l'on considère l'ensemble de la longue période de 300 av. J. C. à 1500 ap. J. C.

L'essentiel de ce commerce passait par le Moyen Orient, même si beaucoup des produits importés par l'Europe provenaient de plus loin, de Chine et d'Inde, et ne faisaient que transiter par le Moyen Orient. Au XIIIe siècle par contre, pour la première fois, un contact direct entre l'Europe et la Chine est établi par la route terrestre mongole, évitant le Moyen Orient. Or cet effet des conquêtes de Gengis Khan survient à un moment où précisément l'Europe a décollé et rattrape rapidement les régions plus avancées constituées par les trois centres orientaux. Les échanges Europe – Chine sont, de ce fait, intenses bien que la période au cours de laquelle la route mongole a été utilisée ait été extrêmement brève – moins d'un siècle. Au demeurant, à partir de 1500, la voie maritime supprime les anciennes routes terrestres. L'indice retenu pour ces échanges (10) est certainement surestimé si l'on devait en établir le volume sur l'ensemble de la longue période considérée. De ce fait l'appréciation portée aux conquêtes de Gengis Khan est déformée chez les Européens qui découvraient l'existence de la Chine. C'est pourquoi le discours dominant, eurocentrique comme toujours, attribue à l'Empire Mongol un rôle positif dans l'établissement d'une liaison Est-Ouest, qui, en fait, existait depuis longtemps, même si les Européens l'ignoraient. Par contre, l'effet négatif des conquêtes turco-mongoles, qui ont appauvri les partenaires des échanges anciens principaux, par les destructions massives occasionnées en Chine du Nord, en Asie centrale du Sud-ouest, en Iran et en Irak, comme en Russie, est toujours, dans cette perspective eurocentrique, sous-estimé. En définitive les conquêtes mongoles ont été plutôt négatives que positives en ce qui concerne les échanges Est-Ouest pris dans leur ensemble.

Même au cours des derniers siècles de la longue période considérée le retard de l'Europe, périphérique dans le système ancien, demeure. En témoigne le fait que la balance commerciale européenne est toujours fortement déficitaire, ce continent n'ayant pas grande chose à offrir tandis qu'il importe les

produits de luxe et les technologies de l'Orient, contraint de régler son déficit par des exportations de métal.

6. L'estimation proposée pour les indices des volumes de surplus généré dans les périphéries de l'Afrique subsaharienne et de l'Asie du Sud est fondée sur les estimations des chiffres de la population de ces régions : la moitié environ de la population européenne à l'aube de l'ère chrétienne, une démographie peu dynamique, une productivité agricole faible et aucune urbanisation digne de ce nom, comme en Europe jusqu'à l'an mille.

Comme pour l'Europe nous considérons que la faible productivité signifie que le surplus généré est comparativement aux régions plus avancées moins que proportionnel aux chiffres de la population. Par contre, précisément parce que le surplus modeste est échangé contre des produits de luxe étrangers à la production locale, le degré de commercialisation extrême de ce surplus est plus élevé : les échanges lointains sont relativement plus importants que ceux à courte distance. C'est pourquoi ce degré est situé ici autour de 20% (contre 10% pour la Chine et 6% pour l'Inde) pour l'Europe (surplus : 100, échanges extérieurs : 20), l'Afrique subsaharienne (surplus : 50, échanges extérieurs : 10) et même 30% pour l'Asie du sud-est (surplus : 60, échanges extérieurs : 20).

L'Afrique subsaharienne n'est pas, comme en témoignent les écrits arabes, une périphérie plus misérable que l'Europe avant le XI^e siècle. Le retard de l'Afrique apparaît plus tard, par comparaison avec l'Europe lorsque celle-ci décolle. Ce retard sera rapidement aggravé par les destructions massives occasionnées par la traite négrière atlantique, non seulement par ses effets dévastateurs sur la démographie du continent, mais encore par les dégradations politiques qui lui sont associées (destruction des grands Etats en formation et substitution à ceux-ci d'Etats militaires prédateurs).

L'Asie du Sud-est partait, au départ de notre longue période, d'une position périphérique comparable à celle de l'Europe et de l'Afrique subsaharienne. Elle amorce un progrès certain plus tôt que l'Europe, avec son hindouisation (à laquelle succède l'islamisation), à partir du VII^e siècle, qui s'accompagne d'échanges intenses avec l'Inde, plus modestes avec la Chine et le Moyen Orient. Cet essor ne sera brutalement interrompu qu'à partir du XVI^e siècle, lorsque l'hégémonie maritime européenne brise les relations anciennes. Cependant, peut-être parce qu'elle n'a pas subi les ravages de l'esclavage comme l'Afrique, sa position ne se dégrade pas comme celle du continent noir.

7. Nous pouvons revenir au Moyen Orient, plaque tournante des échanges pré-modernes, pour y récapituler les flux qui le concernent dont les indices sont alors les suivants : échanges avec la Chine (65), l'Inde (50), l'Afrique noire (10), l'Europe (10) et l'Asie du Sud-est (5). Le montant total de ces flux – 140 – représentait 20% du surplus généré localement, si l'indice 800 est retenu. Si cet indice est trop fort, compte tenu de la stagnation relative de la région par opposition aux dynamismes permanents de la Chine et de l'Inde et à l'essor tardif mais marqué de l'Europe, le pourcentage du surplus commercialisé dans les échanges avec l'extérieur serait encore plus élevé. En fait ce rapport est forcé puisqu'une partie des échanges représentent du transit. Aux époques anciennes, lorsque le Moyen Orient représente un centre comparable par son poids à la Chine et l'Inde, l'essentiel des échanges (et il s'agit alors de l'essentiel des échanges à l'échelle mondiale) n'a pas la nature d'un commerce de transit. Par contre lorsque l'Europe amorce son décollage après l'an 1000 certainement une bonne partie des échanges en provenance de Chine et d'Inde ne fait que transiter par le Moyen Orient.

8. Ce que nous venons de dire du Moyen Orient est vrai à une échelle encore plus forte si l'on considère la région « Asie centrale », dont la position n'est ni celle d'un centre, ni celle d'une périphérie.

Région de passage obligé entre les centres principaux du monde pré-moderne, reliant notamment la Chine au Moyen Orient, l'Asie centrale a toujours été peu peuplée, ne produisant donc par elle-même de ce fait qu'un surplus sans doute négligeable. Notre indice 60, purement indicatif ici, est probablement surestimé, même si, à certaines époques la région du Turkestan occidental méridional, autour des voies d'eau du Syr et de l'Amou Daria, a connu un développement brillant. Les flux d'échange qui transitent par la région sont néanmoins considérables, comme l'indique la somme des indices qui les concerne (100). Plus qu'aucune autre région du monde, l'Asie centrale a tiré bénéfice de ce transit, une fraction de sa valeur, sans doute impossible à estimer mais non négligeable, étant récupérée sur place.

Il importe néanmoins d'éviter les généralisations trop abusives concernant cette région qui n'a jamais été ni homogène, ni réductible au nomadisme. En fait l'Asie centrale est partagée en gros par la chaîne du Tian Shan en une région méridionale – la véritable route de la soie – et une région septentrionale qui n'a jamais été que marginale dans les rapports Est-Ouest, intenses depuis au moins le VI^e siècle avant J.C.

La partie méridionale de la région est elle-même visiblement composée de trois sous régions distinctes : le Turkestan oriental (la province chinoise du Sinkiang), le Turkestan occidental au sud du Kazakstan actuel, l'Afghanistan.

Les deux tiers des flux d'échange transitant par l'Asie centrale, correspondant aux échanges Chine-Moyen Orient, ont toujours emprunté la même route passant par le Sinkiang et les vallées du Syr et de l'Amou Daria. Les variantes de cette route, évitant le désert du Taklamatan par le Nord ou le Sud, choisissant la route de Dzoungarie ou les cols conduisant au Fergana, se situent toutes dans le faisceau régional considéré.

La partie orientale de cette Asie centrale méridionale (le Sinkiang) est particulièrement sèche, parsemée seulement d'oasis, interdisant un peuplement important, sauf urbain, quand les villes oasis en question pouvaient être ravitaillées à la fois par les petites zones d'irrigation possibles à leur proximité immédiate et par le transit du commerce à longue distance. Il n'a donc jamais été question dans cette région d'une formation sociale à dominante nomade. La dominante dans cette formation est urbaine-mercantile. Mais il va alors de soi que cette formation locale n'a pas d'existence en dehors du rapport Est-Ouest sur lequel elle est greffée. Que les pouvoirs locaux aient à tel moment bénéficié d'une autonomie proche de « l'indépendance » ou qu'à tel autre moment ils aient été étroitement soumis au pouvoir chinois ne change rien au fait que la formation sociale n'est qu'un sous système d'articulation entre les formations tributaires de Chine et du Moyen Orient. Cette dépendance objective ne réduit en rien l'importance de la région et le brillant de sa civilisation, marquée par une sédentarisation totale précoce (remontant au plus tard au IX^e siècle) et par la vie intellectuelle de ses centres urbains ouverts (qui, de ce fait, adoptent avec aisance des formes religieuses avancées à vocation universaliste comme le nestorianisme, le manichéisme, le bouddhisme ou l'Islam).

A l'Ouest de la barrière montagneuse qui sépare le Sinkiang du Turkestan occidental, les conditions géographiques permettaient soit une population nomade des steppes plus nombreuse soit une

agriculture irriguée autour des fleuves Syr et Amou Daria. Prolongement en quelque sorte du plateau iranien et du massif afghan, la région est par excellence celle du contact sédentaire (agriculteurs et urbains)/nomades. Selon les aléas de l'histoire la dominance dans les formations sociales de la région a donc été soit urbaine-mercantile (soutenue par une agriculture d'irrigation) soit nomade. Il va de soi que le commerce Est-Ouest était plutôt stimulé dans le premier cas, gêné dans le second. Les invasions turco-mongoles n'ont jamais, contrairement à un préjugé répandu, constitué un facteur favorable à ce commerce.

L'Afghanistan occupe une place particulière dans ce système régional. L'Inde a toujours entretenu des rapports étroits avec le Moyen Orient, qui, outre la voie maritime, empruntait une route passant par le Nord du massif afghan, rejoignant ainsi sur l'Amou Daria la voie Chine-Moyen Orient. En ce lieu de contact tripartite (Moyen Orient-Inde-Chine) des civilisations de synthèse particulièrement intéressantes (comme l'Etat Kouchane) ont donc pu s'épanouir. Les échanges entre l'Inde et la Chine passaient également par ce point, évitant la barrière infranchissable de l'Himalaya et du Tibet, contournée par l'Ouest. Telle a été la route empruntée par le bouddhisme.

La moitié septentrionale de l'Asie intérieure correspond en gros à l'actuelle Mongolie (au nord du Tian Shan) et aux steppes du Kazakhstan (au nord de la mer d'Aral et du Syr Daria), lesquelles se prolongent sans obstacle jusqu'au centre de l'Europe, en passant au nord de la Caspienne et de la mer Noire. Cette région n'a joué qu'un rôle mineur dans les relations Est-Ouest, au moins pour deux raisons : le retard de l'Europe jusqu'à l'an mille, la dominance de populations de nomades des steppes turbulents. Comme on l'a vu cette route nord n'a été empruntée que durant la courte période qui sépare l'essor européen, à partir du XIIe siècle, de la conquête des mers, à partir du XVIe siècle, moment qui a correspondu à la conquête de toute la région par Gengis Khan.

La formation sociale dominante dans la région diffère de celles qui ont prévalu dans sa moitié méridionale. Ici le nomadisme, prédominant par le nombre, s'articulait sur des rapports marchands pauvres, sans comparaison avec l'intensité de ceux-ci le long de la véritable « route de la soie ». La Mongolie reste vide de traces de villes importantes, et même à l'époque de Gengis Khan la capitale Karakorum reste un bourg (5.000 habitants ?). Rien de comparable avec les villes d'Asie centrale méridionale, car les échanges Est-Ouest principaux ne passaient pas par là. Par ailleurs les échanges entre la Chine et les régions situées au Nord du Tian Shan – la Mongolie et la Sibérie – demeuraient limités à l'extrême, pratiquement réduits à l'importation par la Chine des chevaux et des fourrures. Il reste que le contrôle de ces échanges par la Chine des Qing, après l'effondrement de la Mongolie Gengis Khanide, a construit une articulation nouvelle nomadisme – féodalisme bouddhiste – mercantilisme chinois, dominante du XVIe siècle au XXe siècle. Simultanément l'expansion russe en Sibérie entraînait un nouveau conflit de contrôle géopolitique, opposant ici Russes et Chinois. La Russie, néanmoins, ne représentait pas à cette époque – il s'agit déjà des temps modernes – le cœur de l'Europe capitaliste, mais une semi-périphérie pauvre. Ses échanges extérieurs étaient de ce fait secondaires.

L'allusion faite ici à la place du bouddhisme dans la formation mongole soulève un problème qui mériterait plus ample étude. On est en effet frappé par l'échec du bouddhisme dans les centres des civilisations asiatiques : en Inde, son pays d'origine, et en Chine, où l'hindouisme et le confucianisme reprennent rapidement le dessus, sur les routes de la soie où l'Islam s'impose. Par contre le bouddhisme s'établit définitivement dans les deux régions marginales du système de l'Asie centrale, au Tibet et en Mongolie.

A l'ouest de la Mongolie la région d'Asie intérieure septentrionale reste, comme on l'a dit, sans limites précises, englobant le Kazakhstan et la Russie méridionale. C'est dans cette région que se sont opposés directement les envahisseurs nomades, progressivement tous – ou presque – islamisés (mais sans que cette conversion, tardive n'ait eu d'effets culturels profonds) et les non moins envahisseurs russes.

9. La structure globale du système tributaire pendant les vingt siècles considérés présente des caractéristiques d'une stabilité remarquable, ce qui donne au schéma sa légitimité comme illustration de cette stabilité. Cela étant l'importance relative de chacun de blocs régionaux – en population et en richesse – a été l'objet d'évolutions qui ont progressivement bouleversé les rapports entre ces blocs et fabriqué la structure nouvelle caractéristique du capitalisme moderne. Au risque de me répéter je rappellerai donc que les chiffres indices par lesquels j'ai quantifié les flux d'échanges répertoriés sont des moyennes pour la longue période considérée, qui ne correspondent donc rigoureusement à aucune des sous périodes constitutives de celle-là. Pour chacune de ces sous périodes nous aurions donc un système de chiffres indices particulier, illustrant l'importance relative des régions à cette époque.

Je résumerai les caractères les plus significatifs de cette évolution comme suit :

(i) Tout au long des vingt siècles considérés la progression de la Chine est soutenue et continue. Ce pays continent conserve donc une position remarquable (mais non dominant, voir infra) et stable dans le système de l'ancien monde tributaire. Il en est de même, bien qu'à un degré moindre, de l'Inde, le second pays continent du système.

(ii) En contrepoint la stagnation du Moyen Orient tout au long de cette période était fatalement porteuse d'une régression marquée de sa position dans le système.

(iii) L'évolution la plus marquante concerne l'Europe. Périphérie marginale pendant quinze siècles, l'Europe connaît au cours des cinq siècles qui précèdent la révolution capitaliste une progression gigantesque en termes de rythmes. Ce bouleversement s'accroît encore davantage dans les deux siècles qui suivent la période étudiée, par la conquête et le façonnement de l'Amérique par l'Europe, inaugurant la transformation d'un système qui n'avait concerné jusque là que l'ancien monde en un système planétaire total.

(iv) Les évolutions qui concernent les autres régions (Japon, Asie du sud-est, Afrique) préparent également, à leur manière, la constitution du nouveau système capitaliste et planétaire.

(v) Le système capitaliste qui se met en place à partir de 1500 AD est qualitativement différent du précédent. Il ne s'agit pas seulement de bouleversements dans les positions relatives des régions concernées, au bénéfice de l'Europe. Celle-ci se constitue en centre dominant à l'échelle planétaire, un centre qui sera augmenté par l'expansion européenne en Amérique du Nord et par l'émergence du Japon. Le concept de domination qui caractérise désormais le nouveau système mondial n'avait pas d'existence dans le système tributaire antérieur. En association avec cette transformation j'ai souligné l'importance d'une autre transformation non moins qualitative : le transfert de la dominance dans le système social de l'instance politico-idéologique à l'économique.

(vi) L'Asie centrale avait été une région clé dans l'ancien système, la zone de passage obligé reliant les régions les plus avancées des époques anciennes (Chine, Inde, Moyen Orient, auxquelles s'ajoute tardivement l'Europe). Les études concernant cette région ont mis en relief l'importance décisive des interactions et des échanges commerciaux, scientifiques, technologiques qui ont transité par cette région clé. L'Asie centrale perdra ces fonctions dans le système capitaliste mondial et y sera, de ce fait, définitivement marginalisée.

BIBLIOGRAPHIE

- Abu-Lughod, Janet: *Before European hegemony. The World System A.D. 1250-1350*. New York, Oxford University Press, 1989.
- Amin, Samir: *L'eurocentrisme. Critique d'une idéologie*. Paris, Anthropos, 1988.
- Arrighi, Giovanni: *The long Twentieth Century*, Verso, London-New York, 1994.
- Ashtor, E. A.: *Social and economic history of the near east in the Middle Ages*. London, Collins, 1976.
- Beckwith, Christopher: *The Tibetan Empire in Central Asia*, Princeton University Press, 1989.
- Bartjold, W.: *Histoire des Turcs d'Asie centrale*, Maisonneuve, Paris, 1947.
- Bernal, Martin: *Black Athena. The Afro-asiatic Roots of classical civilization*. New Brunswick: Rutgers University Press, 1987.
- Blaut, J. M.: *Colonialism and the Rise of capitalism*, Science and Society, 1990.
- Blaut, J. M.: *Fourteen Ninety Two*, 1991.
- Braudel, Fernand: *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV-XVIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 3 vol, 1979.
- Ceodes, G. *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, Ed. de Brocard, 1948.
- Chase Dunn, Christopher et Thomas D. Hall (Ed.): *Core/periphery relations in precapitalist worlds*, Westview Press, 1991.
- Chase Dunn, Christopher et Thomas D. Hall (Ed.): *World system and Modes of production*, ISA, Vancouver, 1991.
- Chaudhuri, K. N.: *Trade and civilization in the Indian Ocean. An economic history from the rise of Islam to 1750*, Cambridge University Press, 1985.
- Ekholm, Kajsas: *Capitalism, imperialism and exploitation in ancient world systems*, Review, vol VI, N°1, 1982.
- Etiemble: *L'Europe chinoise*, Gallimard, Paris 1988.
- Fitzpatrick, John: *Wars, states and markets in North East Asia 800-1400 AD*. ISA, Vancouver, 1991.
- Frank, André Gunder: *World accumulation 1492-1789*, Monthly Review Press, 1978.
- Frank, André Gunder: *Transitional ideological modes: Feudalism, Capitalism, Critique of anthropology*, Beverly Hills, Sage, 1978.
- Frank, André Gunder: *A theoretical introduction to 5000 years of world systems history*, Review, Vol. XIII, N°2, 1990.
- Friedman, Edward (Ed.): *Ascent and decline in the world system*. Beverly Hills, Sage, 1982.
- Gernet, Jacques: *A history of China*. Cambridge University Press, 1985.
- Ghurshman, R. *Iran*. Pelican Penguin Books, 1954.
- Gills, B. K. and Frank, André Gunder: *The cumulation of accumulation: theses and research agenda for 5000 years of world system history*. Dialectical Anthropology, Vol. 15, N°1, July, 1990, pp 19-42. Also in *Core/periphery relations in precapitalist worlds*. C. Chase-Dunn & T. Hall. Ed. Boulder, Westview Press, 1991.
- Goldstein, Joshua S. *Long cycles. Prosperity and war in the modern age*. New haven: Yale University Press, 1988.
- Grousset, René: *L'Empire des steppes*, Payot, 1947.
- Hodgson, Marshall G. S.: *The Venture of Islam*. 3 Vols Chicago, University of Chicago Press, 1974.
- Humphreys, S.C.: *History, economics and anthropology: the world of Karl Polanyi*. London: Routledge and Kegan Paul, 1978.
- Kohl, Philip L.: *The balance of trade in southwestern Asia in the Mid-third millennium*. Current Anthropology 19: 3, 1978. *The Ancient economy, transferable technologies and the bronze age world system: a view from the Northeastern. Frontier of the ancient near east*. In Michael Rowlands,

Mogens Larsen and Kristian Kristansen, Eds, *Centre and periphery in the ancient world*. Cambridge University Press, 1987. *The use and abuse of world systems theory: the case of the pristine West Asian state*. In C.C. Lamberg-Karlovsky, Ed. *Archeological thought in America*. Cambridge University Press, 1990.

Kwanten, Luc: *Imperial nomads*. Leicester University Press, 1970.

Liu, Xinru: *Ancient India and ancient China: Trade and religious exchanges AD 1600*, Delhi: Oxford University Press, 1988.

Liverani, Mario: *The collapse of the near eastern regional system at the end of the bronze age: the case of Syria*. In Michael Rowlands, Mogens Larsen and Kristian Kristansen, Eds. *Centre and periphery in the ancient world*. Cambridge University Press, 1987.

Lombard, Maurice: *L'Islam dans sa première grandeur*, Flammarion, Paris 1971.

Mc Neill, William: *The rise of West. A history of the human community*. University of Chicago Press, 1963. *The Pursuit of Power: technology, armed force and society since AD 1000*. Oxford, Blackwell.

Marfoe, Léon: *Cedar forest to silver mountain: social change and the development of long distance trade in early near eastern societies*. In Michael Rowlands, Mogens Larsen and Kristian Kristansen, Eds. *Centre and periphery in the ancient world*. Cambridge University Press, 1987.

Melko, Matthew: *state system in harmonious conflicts*. Paper presented at the annual meeting of the Japan society for the comparative study of civilizations. Kokugakuin University, Tokyo, December, 1990.

Modelski, George: *Long cycles in world politics*. London: Macmillan Press, 1987.

Oates, Joan, (Comment on Philip Kohl) *The balance of trade in southwestern Asia in the Mid-third millennium*. *Current Anthropology* 19: 3, September, 1978.

Oppenheim, A. Leo and Erica Reiner: *Ancient Mesopotamia*. University of Chicago Press, 1977.

Palat, Ravi Arvind and Immanuel Wallerstein: *Of what world system was pre-1500 "India" a part?* Paper presented at the International colloquium on "Merchants, Companies and Trade, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 30 May to 2 June, 1990.

Pirenne, Jacques: *Les grands courants de l'histoire universelle*, Albin Michel, Paris 1947.

Polanyi, Karl : *Trade and markets in early empires*. Glencoe, The Free Press, 1957.

Rossabi, Morris: *China among equals: the middle Kingdom and its Neighbors 10-14 centuries*. Berkeley, University of California Press, 1982.

Rostovtzeff, M. *The economic and social history of the hellenistic world*. Oxford University Press, 1941.

Roux, Georges: *Ancient Iraq*. Harmondsworth, Pelican.

Rowlands, Michael, Mogens Larsen and Kristian Kristansen, Eds. 1987: *Centre and periphery in the ancient world*. Cambridge University Press, 1966.

Silver, Morris: *Economic structures of the ancient near east*. London, Croom Helm, 1985.

De Ste Croix, G.E.M.: *The class struggle in the ancient Greek world*. Duckworth, 1981.

Suzuki, Chusei: *China's relations with Inner Asia: the Hsiung-nu, Tibet*. In John King Fairbank, Ed. *The Chinese world order. Traditional china's foreign relations*, Harvard University Press, 1968.

Teggart, Frederick: *Rome and China. A study of correlations in historical events*. Berkeley, University of California Press, 1939.

Thapar, Romila A.: *History of India 1*. Harmondsworth: Penguin Books, 1966.

Toynbee, Arnold: *A study of history*, 6 Vols, Oxford Press, 1947.

Vladimirostov, B.: *Le régime social des Mongols. Le féodalisme nomade*. Maisonneuve 1948.

Vernardsky, Georges : *A history of Russia*, Malev. Press 1952.

Je signalerai également les trois sources principales à partir desquelles j'ai retenu les chiffres de populations signalées dans l'étude:

Jean Claude Chesnais : *La population du monde, de l'Antiquité à 2050*, Bordas, Paris 1991.

Jacques Vallin : *La population mondiale*, Coll. Repères, La Découverte, Paris 1989.

Tertius Chandler and Gérald Fox: *3000 years of urban growth*, Academic Press, New York 1974.